

Deux ou trois choses que je sais d'Anne, pour aujourd'hui **par Doris Jakubec**

Anne Perrier et moi sommes liées d'une amitié fidèle, loyale, discrète depuis qu'a paru le recueil de *Lettres perdues*, recueil sur lequel j'écrivis en 1971 mon premier article sur son œuvre dans le *Journal de Genève* où j'étais chargée de la chronique de poésie ; recueil pour lequel elle reçut le Prix Rambert, attribué par la Société de Zofingue, donc des étudiants et quelques aînés restés juvéniles, tels Georges Anex ou André Rivier. C'est là que je la vis pour la première fois, entourée, fêtée, heureuse que sa parole poétique soit à l'unisson avec son temps, contemporaine absolument, non seulement de sa génération mais d'une génération nouvelle née après la guerre. La poésie fut notre royaume commun, sous toutes ses formes, proche de la vie ou distante, pure promesse ou ressource d'images neuves ; seules les théories la rebutaient ou une excessive rationalisation des règles de la poétique, notamment dans la période structuraliste.

Anne Perrier est venue au monde au milieu du mois de juin, comme maintenant, au moment où la nuit et la lumière ont chacune une part égale, où, pour un bref instant, le monde s'équilibre entre folie et raison, mettant à égalité tant bien que mal les plateaux de la balance. Juin est un temps d'abondance, de complétude, de floraison, de production. Dans sa ville, ici, les avenues, les jardins, les vergers et les parcs, les fruits, les fleurs, les oiseaux, les parfums, les premières abeilles conversent tous à la fois, échangeant leurs pouvoirs. Comme l'ont su si bien dire Rimbaud, avec l'odeur des tilleuls dans le soir, et aussi Crisinel dont elle connaissait bien la haute silhouette et le pas altier sans ignorer les hantises qui le travaillaient en le rongant de l'intérieur.

Avec ce don heureux de la vie, lui fut accordé un autre don encore : celui de la musique, comme une connaissance profonde, indubitable, innée pourrait-on dire ; animée dès sa jeunesse d'un goût si puissant pour l'univers sonore qu'elle songe à devenir compositeur ; elle y renoncera faute de savoir quel chemin emprunter, car il y a si loin du solfège à la symphonie, si loin de la musique intérieure à la transcription sur partition. Ce don ne lui vint pas d'une bonne fée penchée sur son berceau, mais de son père qui l'emmena très tôt au concert, aussi souvent que possible et l'initia ainsi à l'écoute et à la concentration. C'est Mozart, tout Mozart qui aura sa prédilection.

Elle est, continuellement et en tout, loyale aux ressources et surprises de l'enfance qui est toujours à naître. Aussi s'attachait-elle aux contes, légendes, récits mythiques, histoires fabuleuses, plus vraies que vraies et dont on peut lire les traces, ou les imaginer, les inventer et les réinventer tant elles participent aux mystères antérieurs du monde. C'est ainsi qu'elle traduisit et transposa un conte portugais qui devint le *Conte d'été*, avec une musique de Bernard Reichel, ami de très longue date. Il a été donné à Vidy durant l'été 1975 et mériterait de reprendre vie.

De ce même attachement aux mondes anciens procède son amour pour les bijoux ethniques qui racontent à leur manière synthétique et symbolique traversant les âges, les histoires des civilisations toujours préoccupées de donner forme durable à la beauté et à un sens transcendant. Elle les recueillait, les choisissait avec goût et soin, les contemplait, les déchiffrait avant de les passer à son cou, à ses poignets, à ses doigts, comme il est si souvent dit dans ses poèmes, les envisageant comme un don venu d'ailleurs et à transmettre plus loin, comme en écho à ses poèmes, ses concentrés de paroles porteuses de sens et d'une vie mystérieuse.

Si Anne Perrier connaissait la mélancolie et la gravité, cette conscience double à la fois de la beauté du monde et de sa finitude, elle savait reconnaître partout les drôleries et les cocasseries des êtres et des jours, et rire ou sourire de toutes les surprises que crée la vie quotidienne, prise à un certain degré d'intensité et en toute liberté. Ainsi fut elle liée d'une amitié joueuse avec la romancière Catherine Colomb. Ces deux dames, charrettes de marché bien en main, prenaient le bus 9 pour rentrer du marché à Prilly où toutes deux habitaient alors. C'est là qu'ont commencé leurs relations faites d'émerveillements devant la banalité des jours recouvrant les découvertes des profondeurs intérieures, celles qu'investissent les deux registres qui caractérisent la romancière : un lyrisme ailé et tendre pour les enfants, les spoliés, les humiliés de la vie, et, non loin, le burlesque et le grotesque des «grandes personnes», sans commune mesure avec les enfants qu'elles furent pourtant, et devenues prédatrices, autoritaires, pesantes, d'une avidité sans bornes.

L'autre amie, Claire-Lise Monnier, qui était peintre, Anne l'a connue dans un cadre plus austère et plus intellectuel, celui des rencontres annuelles qu'organisait à l'époque l'abbé Journet à Presinge, près de Genève, après la guerre et dans les années 50. L'abbé Journet a su faire de la religion un espace intelligible où une certaine forme de résistance était à l'œuvre et où la beauté et le rire avaient leur place dans un ensemble où tout est audace et dépassement de soi. Il appréciait beaucoup la poésie d'Anne qu'il publiait très régulièrement dans *Nova et*

Vetera, sa revue ; il disait des poèmes d'Anne : «Vous savez mettre la mer dans un verre d'eau», alliance du grand et du petit, du haut et du bas, qui est créatrice d'images et d'universalité. Claire-Lise Monnier s'était attachée durant l'entre-deux-guerres à peindre des artistes de cirque et de cabaret : acrobates, clowns, chanteuses des rues dans leurs instants magiques comme dans leurs retombements et leur atavique mélancolie. Cette force vitale est présentée ici par une très belle gouache qu'avait choisie Anne Perrier : *Les Trapézistes*. La construction du tableau, le traitement de la couleur, l'articulation souple du haut et du bas en font une admirable scène. Le sens de la composition du peintre est comparable à celui du poète qui, jusque dans poèmes les plus brefs, construit un tout aussi ouvert que possible, un parcours, un sens ; elle ouvre ainsi l'espace de la terre qui, comme dans les Ecritures, est notre seul, notre unique jardin.

Rire, délier les attaches, écartier les pesanteurs, être libre, voir grand et haut, telle est Anne Perrier dans sa vie et surtout dans chacun de ses poèmes. Cette indépendance d'esprit souvent audacieuse est le plus bel hommage qu'elle ait ainsi rendu à l'abbé Journet. On a lu ici il y a quelques semaines les «Requiem» de Rilke ; dans l'un d'eux se trouvent ces quelques vers qui expriment exactement ce qu'était dans l'œuvre poétique d'Anne Perrier ce souffle d'amour et de liberté ; je cite ces quelques vers de Rilke :

Car s'il existe une faute, c'est bien *ceci* :
ne pas multiplier la liberté de qui l'on aime
par toute la liberté dont on dispose en soi.
là où nous aimons, une seule chose convient :
affranchir ; garder pour soi, en effet,
voilà qui est facile et ne s'apprend même pas.

(« Requiem pour une amie », Rainer-Maria Rilke, *Requiem*, Fata Morgana, 1996, traduction de Jean-Yves Masson, p. 27.)